

IL SERA PRÊTRE !

Le prêtre, a dit saint Paul, est un pont jeté entre le ciel et la terre. Le jour où il n'y aura plus de prêtres, le monde s'abîmera dans une immense ruine.

C'était un beau matin. Les cloches de l'église Mélaient joyeusement aux sours de la brise Leurs sons harmonieux ; Le peuple agenouillé dans notre basilique Adressait, dans son cœur, une douce supplique Au Monarque des cieux.

A l'autel se tenaient douze jeunes lévites Venus pour dire au monde, aux plaisirs illicites Un éternel adieu ; Leurs lèvres murmuraient d'ineffables prières, Et des larmes d'amour nageaient sous leurs paupières, Quand ils firent leur vœu !

Que c'est donc merveilleux cette cérémonie ! Quel cachet de grandeur, de sainte poésie Ne contient-elle pas ! Et ces fils d'Adam nés comme nous dans les Livres, à Satan, à ses compagnons d'armes, De terribles combats !

Ils ont entre les mains une grande puissance ; Ils disent au pêcheur qui regrette l'offense : " Sois guéri du péché ! " Ils ouvrent à leurs grés, les portes éternelles, Et de suite le Verbe, aimant ces cœurs fidèles, Remplit leur volonté !

Quelle langue pourrait, ô noble et digne femme ! Exprimer le bonheur dont fut pleine votre âme, Au " vœu " de votre enfant ? Ah ! vous étiez heureuse au delà de tout rêve, Car Jésus couronnait, ô pauvre fille d'Eve ! Le sang de votre sang !

Oui, vous étiez heureuse, ô bonne et tendre mère, Plus que si les honneurs, les sceptres de la terre Lui fussent décernés ; Heureuse jusqu'au point d'apercevoir Marie, Vous priant de venir dans la sainte patrie : Lieu des prédestinés !

Autrefois, vous buviez à la coupe d'ivresse ; Mais le destin, jaloux, changea votre allégresse En des chagrins cuisants. Un soir vous aviez vu la mort inexorable Vous arracher des bras un époux adorable, Et trois petits enfants....

Ils étaient tous partis : les enfants et le père ; Dieu les avait placés dans ce riche parterre Où l'on ne souffre plus ! Ils glanent maintenant les roses les plus belles Qui devront ceindre un jour—couronne d'immortelles !

N'aviez-vous pas, ô mère, en ces temps de souffrance, Cru que le dernier-né, votre seule espérance— Ne vous quitterait pas ? N'aviez-vous pas pensé qu'au soir de la vieillesse, De petits chérubins, au cœur plein de tendresse, Protégeraient vos pas ?

Bonne mère, écoutez ! Votre fils vient d'entendre, Comme le bon Samuel, une voix douce et tendre Qui réjouit son cœur. Contemplez ce regard où la pureté brille, Ce front calme et serein où la grâce scintille, Ces traits pleins de douceur !

Puis lorsque, tout joyeux, il vous fera connaître Que le Seigneur l'appelle à devenir un prêtre, L'ami des malheureux, Alors vous redirez, avec le saint Prophète, Que votre volonté, Verbe divin, soit faite Sur la terre et dans les cieux !

Ces mains que vous pressiez jadis avec tendresse, Toucheront désormais, durant la sainte messe, Le corps, le sang de Dieu ; Ces pieds qu'avec amour vous baisiez dans les Serviront à porter le noble pain des Anges Aux pêcheurs, en tout lieu !

Il sera prêtre ! Ainsi, d'emblée il abandonne Les passagers plaisirs que le monde affectionne, Et qui font son malheur ! Il quitte sans regret amis, parents, richesses ; Son cœur, ardent foyer des pures allégresses, Bat d'une sainte ardeur !

Femme, vous n'aurez pas l'orgueil d'être grand-mère ; Mais votre cher enfant aura, sur cette terre, Une postérité ; Elle renfermera le grand, le prolétaire ; Le vieillard et l'enfant le nommeront " mon père " Avec joie et fierté !

Il sera prêtre ! Ainsi, que de brebis errantes Reprendront, sous ses soins, heureuses, repenties, La route du berceau ; Et que de malheureux, instruits par sa parole, A son exemple, iront, de l'Equateur au Pôle, Faire la guerre au mal !

Nouveau Vincent de Paul, cet homme charitable Pressera sur son sein le pauvre misérable Abandonné de tous ;

Il lui prodiguera les plus grandes tendresses ; Et le pauvre, touché, contera ses faiblesses, En tombant à genoux !

Puis lorsque les impies, le cœur rempli de rage, Mauditront, saliront de leur ignoble bave L'apôtre du Seigneur ; Alors, cet homme saint sentira dans son âme Un amour plus ardent, une plus vive flamme Pour le faible pêcheur !

Il sera prêtre ! Et vous, sa bonne et tendre mère, Ardemment vous goûtez sa parole sincère, Pleine d'émotion. Vous assistez, émue, à sa première messe ; Et votre fils vous donne—ô sublime cresse ! Sa bénédiction....

Femme, allez maintenant à vos œuvres pieuses ; Et lorsque sonneront les heures malheureuses, Pensez à votre enfant. Pensez aux doux bienfaits qu'il sème sur la terre ; Ce souvenir sera le baume salutaire De votre cœur souffrant !

Et toi, mère patrie, ô France bien-aimée ! Pourquoi donc chasses-tu la valeureuse armée Des disciples de Dieu ? Dis ! Aurait-ils rendu la France moins prospère ? Seraient-ils plus méchants que l'infâme Voltaire, Ce monstre à l'œil de feu ?

Non ! Eh bien, lève-toi, noble pays des Gaules ! Répare ton erreur, abandonne les rôles De la proscription ; Et le Dieu de saint Louis, fier de cette conquête, Pour te récompenser, posera sur ta tête Le sceptre du pardon !

J.-B. CAQUETTE. Québec, 15 juillet 1880.

LE TUEUR DE LION !

Les habitants de Tunis, Afrique—au moins quelques-uns des plus âgés—parlent souvent des merveilleux exploits d'un tueur de lion qui y était en grande renommée il y a quarante ans. L'histoire est celle-ci, et est racontée comme entièrement vraie :

Le tueur de lion était appelé " le Sicilien," parce que la Sicile était son pays natal, et il était connu sous le nom de " le Chrétien " parmi les habitants de Tunis, qui étaient presque tous Arabes, et conséquemment Mahométans. Il était aussi appelé " Hercule," à cause de sa force—un puissant demi-dieu des anciens Grecs ayant porté ce nom-là. Il n'était pas bâti comme Hercule, cependant, il était grand, mais admirablement bien proportionné, et il n'y avait rien dans sa stature qui dénotât ses muscles d'acier. Il faisait des prodiges de force avec tant de grâce et d'aisance, qu'il étonnait ceux qui en étaient témoins.

Il était membre d'une compagnie de cirque ambulante qui visita Tunis—presque semblable aux ménageries et aux cirques qui passent partout dans cette contrée. Son rôle consistait, non-seulement à faire des tours de force, mais aussi à représenter des scènes par pantomime, de manière à les faire apparaître aux assistants comme si les scènes réelles se passaient sous leurs propres yeux. Dans l'une de ces scènes, il montrait à la foule comment il avait rencontré et tué un lion avec une massue de bois, dans le pays de Damas. Voici quelle était sa manière d'agir :

Après un roulement de trompettes, le Sicilien apparaissait sur le théâtre, qui était fait de manière à représenter un cirque, ou un arène, et qui avait trois palmiers au centre. Il était élégamment habillé en velours noirs, garni de bordures d'argent, et, quand il jetait son regard, à l'expression grave et douce sur l'auditoire et saluait à l'arabe, ce qui consistait à porter successivement la main droite au cœur, à la bouche et au front, il régnait un parfait silence tant la foule était charmée de sa beauté et de sa dignité.

Alors un interprète criait : —Le Chrétien va vous montrer comment, avec sa massue, il a tué un lion dans le pays de Damas !

Immédiatement après cette scène venait un autre roulement de trompettes et de cymbales, comme pour annoncer l'arrivée du lion. Vif comme l'éclair, le Sicilien se cachait derrière l'un des trois palmiers, d'où il pouvait surveiller son ennemi. L'œil attentif et résolu, penchant son corps à la droite et ensuite à la gauche de l'arbre, il regardait fixement la terrible bête, suivant tous ses mouvements par les balancements gracieux de son propre corps, si naturellement et si convenablement, qu'il captivait l'attention des spectateurs.

—Le lion est vraiment là ! murmuraient-ils. Nous ne le voyons pas, mais il le voit ! Comme il surveille ses moindres mouvements ! Comme il est résolu ! Il ne se laissera pas surprendre... Soudain, le Sicilien fait un saut prodigieux ; d'un bond il s'est rendu d'un palmier à un autre, et d'un autre bond, il est monté jusqu'au milieu de l'arbre, tenant encore sa pesante massue

dans une main. On comprend par ses mouvements que le lion l'a suivi, et que, accroupi et rugissant, il s'arrête au pied de l'arbre. Le Sicilien, se penchant, indique le moindre changement de posture ; alors, comme un éclair, il saute à terre derrière le tronc de l'arbre ; la terrible massue siffle en fendant l'air, et le lion tombe inanimé !

La scène était si bien jouée que l'auditoire faisait entendre les applaudissements les plus bruyants.

Alors l'interprète apparaissait et, jetant au pied de l'hercule une magnifique peau de lion, s'écriait :

—Voyez la peau de lion que le Chrétien a tué dans le pays de Damas.

La renommée du Sicilien parvint jusqu'aux oreilles du Bey de Tunis. Mais la dignité royale du Bey, le prince régnant de cette contrée ne lui permettait pas d'être présent aux représentations données à la foule. Finalement, cependant, ayant tant entendu raconter des prodiges de force du beau et puissant Sicilien, il désira ardemment de le voir et dit :

—Si ce chrétien a tué un lion avec une massue, il peut en tuer un autre. Dites-lui que s'il terrasse mon grand lion par ce moyen, je lui donnerai mille ducats—somme assez ronde dans ce temps-là, un ducat équivalant un dollar environ.

Le Bey avait à cette époque plusieurs jeunes lions qui couraient librement dans la cour ou le jardin de son palais, et on faisait subir dans une fosse une royale captivité à un superbe lion. C'était ce lion que le Bey voulait faire combattre avec le Sicilien. La proposition fut soumise au Sicilien, qui l'accepta sans hésitation et sans vantardise.

Le combat devait avoir lieu dans six jours et le rumeur que le superbe Sicilien devait combattre le grand lion en duel se répandit au loin, même jusqu'aux frontières du désert, produisant partout une profonde sensation. Tout le monde, jeune et vieux, grands et petits, désiraient être présents ; de plus, le peuple devait être admis gratis dans le jardin du Bey, où il pourrait être témoin du combat du haut de la terrasse. Le duel devait avoir lieu de bonne heure le matin, avant la chaleur du jour.

Pendant la semaine qui intervenait, le Sicilien joua tous les jours au cirque, au lieu de deux jours la semaine, comme c'était sa coutume. Jamais il n'avait été plus calme, gracieux et fascinateur dans ses représentations. Le soir précédent, le jour fixé pour le duel, il répéta par pantomime sa victoire sur le lion de Damas, avec tant d'élégance, de précision et de souplesse, qu'il s'attira l'admiration de tout le monde. Comme de raison, ceux qui l'avaient vu tuer un lion en jouant étaient excessivement curieux de le voir actuellement tuer un véritable lion.

Aussi, le matin suivant, à l'aube, la terrasse autour de la fosse au lion était encombrée de curieux. Pendant trois jours le lion avait été privé de nourriture, afin qu'il fût plus féroce et plus terrible. Ses yeux brillèrent comme deux balles de feu, et il se frappait incessamment les flancs de sa queue. Par moment, il rugissait et se frottait contre le mur, cherchant vainement une crevasse pour y passer ses machoires.

Précisément à l'heure indiquée, le Bey et sa cour prirent les places qui leur avaient été réservées sur un côté de la terrasse. Le Sicilien venait quelques pas derrière, vêtu de son costume de velours et d'argent, et tenant sa massue dans sa main. De son pas léger et régulier et le maintien naturellement élégant et plein de dignité, il s'avança au-devant de la cour royale et fit un léger salut au Bey. Le prince lui adressa quelques remarques, auxquelles il répondit par un nouveau salut ; alors il se retira et descendit les marches qui conduisaient à la fosse au lion.

La foule était silencieuse. Au bout de quelques secondes, la porte de la fosse fut ouverte, et donna entrée, non pas au brave et puissant Hercule, mais à un pauvre chien qui fut lancé à la bête féroce avec l'intention d'exciter encore plus son appétit dévorant. Cet acte inattendu de cruauté fut sifflé par les spectateurs, mais ils furent bientôt absorbés par la conduite que devait tenir le chien. Quand le lion vit la proie qui lui était jetée, il demeura immobile pour un moment, cessa de se frapper les flancs de sa queue, fit entendre un profond grondement, et s'accroupit à terre, les griffes étendues, le cou allongé et les yeux rivés sur sa victime.

Le chien, lorsqu'il fut jeté dans la fosse, courut aussitôt à un angle du mur, aussi loin que possible du lion, et trébuchant, non vaincu cependant par la peur, fixa son regard sur l'horrible bête, épiait attentivement ses moindres gestes.

Avec une indifférence feinte, le lion s'approcha tranquillement du chien, et alors, par un mouvement brusque il fut sur pied, et par un autre il bondit dans l'espace ! Mais le chien au même instant bondit dans une autre direction, de sorte que le lion tomba dans le coin, tandis que le chien se trouva où avait été le lion.

Pour un moment le lion parut très surpris de la perte de sa proie ; quant au chien, l'instinct de sa préservation lui donna un sang-froid qui surpassait sa terreur. Le corps du pauvre animal ne faisait que trembler, mais sa tête était ferme, ses yeux vigilants. Sans perdre de vue son ennemi, il retraqua doucement dans le coin derrière lui.

Alors le lion, examinant sa victime du coin de l'œil, marcha quelques pas, et, tournant subitement, essaya encore d'un bond de se précipiter sur le chien ; mais ce dernier parut deviner ce mouvement aussi, et dans la même seconde, il sauta dans la direction opposée, rencontrant le lion dans l'espace, comme la première fois.

Le lion devint furieux cette fois, et perdit le sang-froid qui aurait pu lui donner la victoire, pendant que le courage de l'infortuné chien lui gagna la sympathie de tous les assistants.

Comme le lion, excité et terrible préparait un nouveau plan d'attaque, un câble dont l'extrémité était munie d'un cramponnet, fut lancé au chien. Le brave petit animal, dont le regard suppliant était pénible à voir, aperçut le secours qu'on lui tendait, et, s'attachant au câble par les dents, fut immédiatement tiré hors de la fosse. Le lion, s'apercevant de ceci, fit un bond prodigieux, mais le chien était heureusement hors de son atteinte. La pauvre créature, amenée sauvée sur la terrasse, prit aussitôt la fuite et fut vite perdue de vue.

Au moment où le lion retombait dans la fosse, rugissant de rage à la perte de sa proie, le Sicilien entra, calme et ferme, superbe dans son brillant costume, et avec la massue dans sa main.

A son apparition dans la fosse, un silence de mort régna dans les rangs des spectateurs. L'Hercule marcha rapidement vers un angle, et s'appuyant sur sa massue, attendit l'attaque du lion qui, aveuglé par la fureur, ne s'était pas encore aperçu de son entrée. L'attente fut de courte durée, car le lion, en se retournant, l'aperçut, et le feu qui brilla dans les yeux de la terrible bête montra sa joie sauvage de trouver une autre victime.

Cependant, l'animal éprouva un instant un sentiment d'anxiété ; doucement, comme s'il eût su qu'il était en présence d'un puissant adversaire il recula de quelques pas, gardant ses yeux enflammés fixés continuellement sur l'Hercule. Le Sicilien aussi tint son regard fixé sur le lion, et le corps légèrement incliné en avant, il indiquait toutes les altérations de position. Entre les deux adversaires, il était facile de voir que la crainte était du côté de l'animal ; mais, en comparant les faibles moyens de l'homme, un rude gourdin, avec la puissante stature du lion, dont les bonds faisaient trembler la terre sous lui, il était difficile aux spectateurs de croire que le courage, et non pas la force, devait gagner la victoire.

Le lion était trop excité et affamé pour demeurer longtemps indécis. Après avoir encore reculé, semblant gagner du temps pour réfléchir, il avança rapidement de côté afin de charger son adversaire.

Le Sicilien ne bougea pas, mais suivit de son regard perçant les mouvements du lion. Grandement irrité, la bête fit un bond prodigieux, en faisant entendre un terrible rugissement ; l'Hercule, au même instant, sauta de côté, et le lion avait à peine touché la terre que la massue s'abattit sur sa tête avec un bruit mat, sourd. Le roi du désert tomba lourdement sous le coup, inanimé et privé de sentiment, mais non sans vie.

Les spectateurs, remplis d'admiration, et terrifiés par le spectacle de tant de sang-froid, d'adresse et de force, se recueillirent dans un profond silence. Alors le Bey se leva, et, par un geste de sa main, demanda grâce pour son lion vaincu.

" Mille ducats de plus si vous ne le tuez pas ! " cria-t-il au Sicilien. " Accepté ! " lui fut-il répondu immédiatement.

Le lion était étendu haletant sur la terre. L'Hercule s'inclina à la parole du Bey et se retira lentement regardant fixement encore la brute vaincue. Les deux mille ducats furent comptés et payés. Le lion se ranima peu après.

Avec un universel soupir de soulagement, suivi par des cris et des applaudissements assourdissants, les assistants se retirèrent de la terrasse, ayant été témoins d'une scène qu'ils ne pourraient jamais oublier, et dont on parle encore à Tunis, tel que rapporté au commencement.

A NOS COMPATRIOTES DES ETATS-UNIS

Notre agent, M. E. Stevens, se prépare à visiter les places suivantes :

- Oxford Plain
- Webster
- Southbridge
- North Groovnosdale
- Putnam
- Danielsonville
- Wauregan
- Jewitt City
- Taftville
- Oakum
- Baltic
- Willmantic
- Quidnic
- Watick
- Pittsfield
- South Adams
- North Adams
- Williamstown
- Troy
- Cohoes
- Glens Falls
- Whitehall
- Rutland
- Vergennes
- Burlington
- St-Albans
- Montréal.

Indigestion.—La principale cause de la maladie des nerfs est l'indigestion, laquelle provient de la faible d'estomac. Personne ne peut avoir les nerfs sains et jouir d'une bonne santé sans faire usage des Amers de Houblon pour renforcer l'estomac, purifier le sang, conserver le foie et les rognons à l'état de santé, et enlever toutes les matières nuisibles au système. Voir une autre colonne.